

Le sport télévisé Entre passion argent et rituel

Pierre Barrette

Sport et cinéma : jeu de puissance

Numéro 137, juin-juillet 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21402ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barrette, P. (2008). Le sport télévisé : entre passion argent et rituel. *24 images*, (137), 30-31.

LE SPORT TÉLÉVISÉ ENTRE PASSION, ARGENT ET RITUEL

par Pierre Barrette

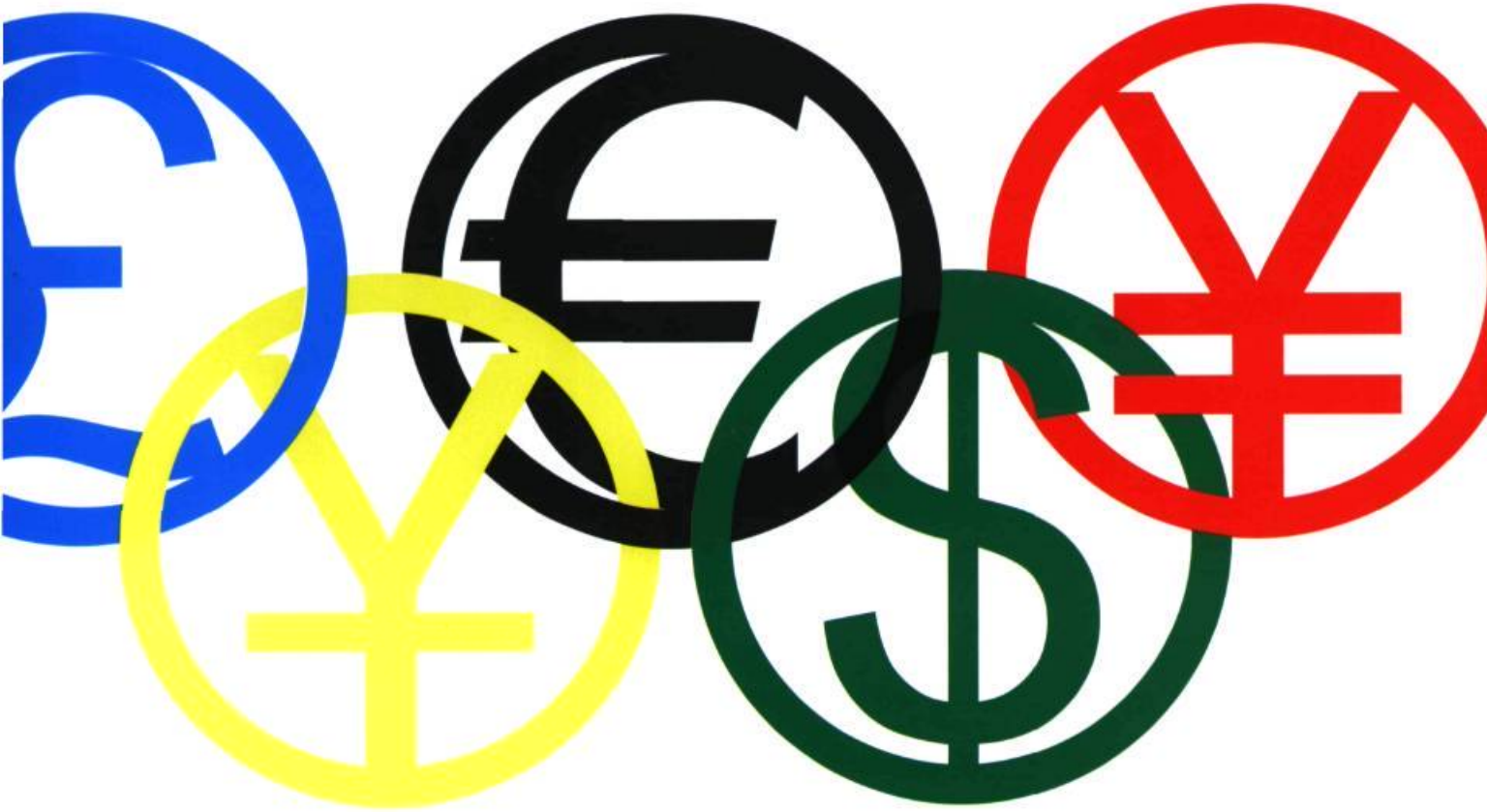
Les héros du sport ont bel et bien existé, incarnation parfois sublime de l'héroïsme et du dépassement, portés dans leurs exploits par le rugissement de foules venues assister, médusées, aux spectacles quasi intemporels que représentent les événements mythiques de la sphère sportive. Les Olympiades, la finale de la Coupe du monde, le marathon de Boston, les séries mondiales de base-ball, les combats de boxe du championnat du monde, le Tour de France ont tous pris naissance bien avant l'ère de la télévision et acquis, grâce notamment aux actualités filmées, aux journaux, à la radio, un vaste auditoire en même temps qu'une renommée internationale. L'arrivée du petit écran dans les foyers aura bien sûr permis de décupler le public de ces grandes fêtes rituelles qui sont désormais mondiales, conférant tout à coup à l'idée de village global formulée par McLuhan une réalité et une épaisseur toutes particulières. Mais davantage encore qu'à une visibilité accrue, la télévision a conduit à la transformation radicale de la forme et du sens de l'événement sportif lui-même, qui s'est moulé peu à peu aux contours d'un média qui ne laisse jamais intact la réalité qu'il s'approprie. En ce sens, l'histoire des rapports entre sports et télévision est aussi le récit d'une double mutation : celle du sport devenu spectacle total et celle de la télévision, dont le prodigieux pouvoir financier est en voie d'imposer à l'idée même d'événement ses propres paramètres, ceux d'une mise en scène spectaculaire du monde.

D'ÉVÉNEMENTS TÉLÉVISÉS À SPECTACLE TÉLÉVISUEL

Le sport à la télévision, c'est peut-être avant tout l'un des derniers lieux d'exercice de la diffusion en direct. Jadis dominante, celle-ci a en effet été remplacée à peu près partout (dans la fiction et les talk-shows, une bonne partie de l'information, même la télé-réalité y recourt finalement très peu) par l'enregistrement et le « faux direct », qui permettent d'en donner l'illusion sans en courir les risques. Car c'est bien de risques qu'il s'agit lorsque vient le temps d'évaluer la pertinence de transmettre sans délai des images prises sur le vif ; les premiers temps de la télévision ayant fourni une somme considérable de perruques enflammées et de malencontreuses chutes de micro, on est aujourd'hui très prudent avec le direct, d'autant que son rythme est généralement plus lent et aléatoire, ce que la télévision d'aujourd'hui abhorre plus que tout. Mais le sport, dans la mesure où il est aussi un jeu (donc par essence aléatoire) et qu'il impose dans son déroulement propre un rythme prédéterminé, permet d'échapper largement à cette menace, dont il dépend par ailleurs pour tirer ses meilleurs effets (Qui a le goût de regarder un match décisif des finales de la coupe Stanley en différé ?). Il s'agit donc d'un direct largement contrôlé et formaté, dont on a appris au fil des ans à maîtriser la part d'imprévu en imposant au besoin des modifications à certains règlements – la règle du service au volley-ball ou le *tie-break* au tennis, par exemple¹. Plus que tout dans le royaume des ondes, la grille de programmes et la précision des rendez-vous qu'elle commande sont sacrées ; ce n'est pas par hasard que les principaux événements sportifs de la télévision américaine se déroulent la fin de semaine et de jour, case horaire qui laisse beaucoup plus de flexibilité aux diffuseurs.

Mais tout cela ne s'accomplit pas sans pervertir profondément la relation bivalente qui se noue entre l'événement sportif – qui existe

en théorie indépendamment de sa retransmission – et la mise en scène que lui impose nécessairement le cadre télévisuel. S'il est possible d'imaginer une époque, en gros les années cinquante, durant laquelle la télévision s'est surtout consacrée à *servir* le fait sportif, la relation s'est depuis longtemps inversée. Le sport-spectacle a davantage besoin de la télévision que la télévision a besoin de lui, ce qui explique en grande partie l'extraordinaire pression exercée sur les disciplines sportives par le formatage qu'impose leur transmission. Les télévisions sont prêtes à payer cher pour « s'approprier » les événements les plus courus de la planète sport : plus de deux milliards pour les droits combinés des Olympiques d'hiver de 2010 et d'été de 2012, trois milliards pour la saison de football qui s'est terminée en février dernier par le Superbowl XLII. On comprendra ainsi facilement que certains sports sortent gagnants de l'équation alors que d'autres y perdent largement au change, et que cela n'est pas sans marquer de façon durable non seulement le paysage télévisuel mais également, en retour, la scène sportive elle-même. L'apparition et la disparition de certaines disciplines olympiques témoignent bien entendu de ce fait, la tendance étant aux sports spectaculaires et aisément compréhensibles, télé-géniques et qu'on suppose vendeurs, comme ce *beach volley* qui régleme même la tenue des joueuses, devant être suffisamment courte pour séduire le spectateur mâle (probablement tenté d'aller voir s'il n'y aurait pas du football sur une autre chaîne...). Mais plus fondamentalement encore, c'est la pratique même de certains sports qui dépend aujourd'hui de leur rayonnement télévisuel : souvenons-nous en effet qu'il n'y a pas si longtemps, des disciplines comme le golf ou le tennis étaient pratiquées par une poignée d'aristocrates fortunés, bien à l'abri de la « populace » sur des terrains à l'accès réservé, et que c'est la télévision qui a en quelque sorte favorisé la pratique de ces disciplines en les démocratisant, du moins sur le plan de la perception qu'en ont une majorité de gens.



LA DIMENSION CULTURELLE

Il existe toutefois des différences culturelles notables, et la popularité d'un sport même en tant que spectacle télévisé conserve la plupart du temps des connotations régionales fortes qui plongent leurs racines loin dans les sentiments d'appartenance nationale et d'identité; il suffit de voir le véritable débat populaire qu'a suscité le retrait de la *Soirée du hockey* des ondes de la télévision publique au Québec (la CBC continue à diffuser des matchs le samedi soir *coast to coast*) pour comprendre que le hockey, dans l'esprit de bien des gens d'ici, relève en fait du secteur culturel et qu'à ce titre, il tombe sous le coup du mandat de la SRC². Témoignent également de ces variations *ethno-sportives* l'intérêt mitigé des Européens pour les sports nord-américains (à l'exception peut-être du basket-ball, adopté par les jeunes en Europe en même temps que la culture hip-hop) mais peut-être surtout l'indifférence quasi complète des téléspectateurs nord-américains pour le *soccer football*, pourtant immensément populaire sur les autres continents. D'aucuns ont avancé que le chauvinisme et un certain nationalisme étaient à l'origine de ces différences, mais à y regarder de plus près, on constatera que les sports en question sont avant tout extrêmement bien adaptés au modèle de télévision qui prévaut dans l'espace géographique où ils font fureur. Les disciplines reines du côté de chez l'Oncle Sam (le base-ball, le football, le basket-ball et le golf) constituent un matériau sécable presque à l'infini, valorisé d'abord pour la multitude des interruptions publicitaires qu'il permet, alors que le football européen, avec ses deux périodes de 45 minutes en continu, se fond parfaitement bien à la grille des télés du Vieux Continent qui privilégient, comme on le sait, le regroupement des publicités en plages distinctes.

C'est d'ailleurs principalement cette dimension culturelle du sport télévisé qui amène Dayan et Katz dans leur célèbre essai (*La télévision cérémonielle*) à considérer les événements sportifs d'envergure comme faisant partie de ces cérémonies modernes que constituent dans leur terminologie les couronnements (mariage de princes ou de stars, funérailles de président assassiné, etc.), les conquêtes (les premiers pas de l'homme sur la Lune ou la poignée de main de Sadate à Menahem Begin) et les confrontations (que sont les grandes manifestations sportives, bien entendu, mais aussi les congrès politiques, les élections, etc.). Peu de circonstances, en effet, toutes catégories confondues, possèdent le potentiel mobilisateur d'une finale de la Coupe du monde ou d'une cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques, la capacité de rallier pour un temps et à l'échelle mondiale l'exceptionnelle diversité des cultures autour d'une expérience commune dont la transcendance se mesure à l'énergie que chaque « officiant » y investit individuellement. En monopolisant pour un temps l'attention des publics les plus vastes de l'histoire humaine, en mobilisant des ressources techniques et financières inégalées et par la faculté qu'ils ont de transformer un jour ordinaire en jour de fête, ces événements échappent à toute routine, ils ont parfois le pouvoir d'interrompre la programmation régulière et de faire accéder le spectateur à un autre registre d'expérience, plus proche en réalité des rituels propres aux sociétés traditionnelles, dont on dit souvent à tort qu'ils sont absents de nos démocraties avancées. **24**

1. Le sein de Janet Jackson révéla lors du spectacle de la mi-temps du Super Bowl 2004 démontre par ailleurs les « surprises » que peuvent encore réserver le direct.
2. Un livre de François Black, publié en 1997 (*Habitants et glorieux*), démontre le lien qui existe entre le mythe du Canadien de Montréal (les Glorieux) et la naissance de la télévision, l'arrivée du petit écran au Canada correspondant exactement aux grandes années du club montréalais, ce qui a contribué à multiplier la valeur de ses exploits.